

Denis Villeneuve

« Je ne me sens pas exilé, mais je sens que je continue à faire du cinéma d'une manière différente. »

Julie Vaillancourt

Number 298, September 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79122ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaillancourt, J. (2015). Denis Villeneuve : « Je ne me sens pas exilé, mais je sens que je continue à faire du cinéma d'une manière différente. ». *Séquences : la revue de cinéma*, (298), 6–8.



Denis Villeneuve

« Je ne me sens pas exilé, mais je sens que je continue à faire du cinéma d'une manière différente. »

Actuellement au Québec, sur le plateau de la production américaine **Story of Your Life**, qui s'avère être « de loin le tournage le plus complexe qu'il ait effectué », Denis Villeneuve affiche humblement un certain épuisement, ajoutant qu'il n'est pas dans « l'espace mental » adéquat pour discuter de **Sicario**, récemment présenté au Festival de Cannes. Depuis son passage remarqué aux Oscars avec **Incendies**, le réalisateur de **Maelström** et **Polytechnique** embrasse les opportunités qui lui sont proposées à Hollywood, à commencer par le suspense psychologique **Prisoners**. En signant sa seconde réalisation américaine avec **Sicario**, un suspense psychologique sur la corruption au sein des cartels mexicains, le réalisateur québécois demeure fidèle au genre, mais aussi à sa signature, s'inscrivant inconsciemment dans une trilogie en devenir.

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIE VAILLANCOURT

La signature visuelle de Sicario rappelle *Un 32 août sur terre* et **Incendies, mais aussi des suspenses notoires tels que** *North by Northwest* **d'Alfred Hitchcock, tant dans la direction photo (et les prises de vues du désert) que la trame musicale. Ce sont des influences conscientes de ta part ?**

Sicario se rapproche d'**Incendies** visuellement, car il y avait cette volonté avec André Turpin (directeur photo) que l'esthétisme soit au service de la narration le plus possible, sans aller dans des effets de style pouvant entraver la perception du spectateur. Pour Hitchcock, je ne peux pas parler d'influence et dire que c'est quelqu'un que j'admire profondément. Je considère que, lorsqu'on fait du cinéma au 21^e siècle, les influences sont multiples dans notre inconscient, car on a été bombardé de films depuis notre enfance. Même si j'essaie d'être souverain, autonome créativement, et d'avoir l'arrogance d'essayer d'être libre avec la caméra et de faire comme si j'étais le premier à réaliser un film, je suis massivement influencé par un paquet de monde. Hitchcock, dans sa maîtrise du style, c'est un absolu, mais ce n'est pas quelqu'un à qui je pense lorsque je tourne.

Tu penses à quelqu'un en particulier ?

Pour **Sicario**, je me souviens être retourné aux films de Kurosawa, comme **Les Sept Samourais**, pour l'approche de la violence et

du suspense dans la lenteur. Avec Roger Deakins (le directeur photo), je parlais de Kurosawa, pas d'Hitchcock. Mais c'est fou comment aujourd'hui les films d'Hitchcock tiennent encore la route, comme un envoûtement !

Il y a quelque chose d'intemporel dans sa façon d'aborder le suspense et l'intrigue.

Oui et c'est quelque chose que j'essaie de faire. Trouver cette simplicité dans l'approche filmique afin de faire en sorte que le film traverse le temps, même si ce n'est pas évident. Dans mes derniers films, j'essaie d'être le plus narratif, simple et épuré possible. Embrasser un point de vue avec le moins de plans possible.

Si la filmographie d'Hitchcock révèle une admiration pour les blondes frigides, la majorité de ta filmographie propose des premiers rôles féminins forts (Pascale Bussières / Un 32 août sur terre, Marie-Josée Croze / Maelström, Karine Vanasse / Polytechnique, Melissa Desormeaux-Poulin / Incendies, Emily Blunt / Sicario). Est-ce que tu préfères diriger des actrices ?

Lorsque j'ai commencé à écrire mes premiers films, je me suis rendu compte qu'écrire pour une femme créait une distance critique avec le personnage, me permettant une perspective. J'ai

PHOTO: Denis Villeneuve en tournage (gauche) / Emily Blunt [en avant plan] dans **Sicario** (droite)



fait ça par inspiration, sans me poser de questions. Par la suite, lorsque j'ai fait *Polytechnique* et *Incendies*, ça m'a frappé: j'ai compris que ça s'était imposé à moi, inconsciemment. J'ai été élevé dans un environnement où les femmes sont fortes. Le rapport femme / pouvoir et la condition féminine me touchent et m'inspirent. Dans *Sicario*, Emily Blunt avait un rôle difficile à défendre, car le personnage se désintègre devant la caméra et c'est la seule fille dans ce monde masculin, alors ce n'était pas évident... Mais c'est une actrice remarquable, d'une très grande précision. Au final, je crois que les films nous choisissent, plus qu'on les choisit...

Justement, les thématiques semblent te choisir: l'exil, l'ailleurs, l'autre, le bien contre le mal, la culpabilité, les transgressions, les frontières, sont présentes dans *Sicario*, mais aussi dans *Un 32 août sur terre*, jusqu'à *Incendies* et *Prisoners*.

Oui, c'est un film qui est très proche de *Prisoners* et j'en étais conscient. Lorsque je tournais *Sicario*, mon directeur artistique me disait que ces deux premiers films pourraient faire partie d'une trilogie sur l'Amérique. Les deux sont un questionnement moral qui parle du monde souterrain, des ombres de l'Amérique. J'aimerais réaliser un troisième scénario dans cette veine-là... mais ça reste un fantasme! Je ne veux pas le forcer; il faut que ça vienne naturellement.

***Sicario* fait aussi écho à la genèse du cinéma américain, dont le western – avec l'idée de l'ennemi qui menace l'Amérique (bon / méchant), sans oublier les événements du 11 septembre 2001 qui ont ramené le cinéma de sécurité nationale au goût du jour. En tant que Canadien qui réalise ce type de scénario dans l'univers hollywoodien, sens-tu que ton regard est différent?**

Honnêtement, je dirais en tant que Québécois! Il y a beaucoup d'Américains qui s'autocritiquent, mais c'est vrai que la distance me permet des choses. Par exemple, pour *Prisoners*, il y avait un rapport à la religion qui était présent dans le scénario; c'était très superficiel et je me suis permis de le creuser. Je voulais qu'on sente que, moralement, la religion donnait au personnage de

Hugh Jackman la force d'aller là où il voulait aller, mais qu'à la fin, il doute de sa foi. Il y a des producteurs (américains) qui disaient: «Mais qu'est-ce que tu es en train de faire? Tu le fais prier avant d'aller torturer des gens?» Mais je l'assumais complètement! Le fait de ne pas être américain m'a donné une force et une distance. Pour *Sicario*, le scénario original était un peu plus manichéen; avec Benicio Del Toro, on a rendu le film plus politique et moralement plus ambigu en explorant les zones grises et en allant plus dans les questionnements que les affirmations. Et je crois que ça vient de la position géographique de ma culture.

Cette distance te permet donc une certaine liberté, mais dans l'univers des mégaproductions hollywoodiennes, ne fais-tu pas davantage de compromis artistiques?

Sincèrement non! Je dirais même que c'est le contraire! Je me rappelle m'être envolé en Boeing, avec (le directeur artistique) Patrice Vermette, pour la pré-production de *Prisoners*, et lui avoir serré la main en disant: «On s'en va faire un film américain; ça se peut qu'on se fasse BROYER!» J'y allais dans le but d'avoir une expérience unique. Les producteurs avaient vraiment aimé *Polytechnique* et *Incendies*, alors je leur ai dit: «Si vous voulez un réalisateur de commande, il y en a 5000 à Hollywood qui sont vraiment forts, mais si vous voulez que je fasse un film, je dois faire le film que j'ai envie de faire et y aller avec ma sensibilité.» Ce n'est pas une question d'ego, mais d'honnêteté artistique. Je ne voulais pas qu'ils perdent leur argent, ni leur temps et moi non plus! Alors, j'ai été très clair dès le départ du projet. Honnêtement, les gens avec qui j'ai fait *Prisoners* ont été des princes; je ne me suis jamais autant senti respecté et soutenu en tant qu'artiste! Il y a quelque chose de touchant aux États-Unis. Premièrement, il y a énormément de culture du cinéma et, pour eux, c'est une activité socioéconomique importante; ça a une valeur quand tu fais du cinéma aux États-Unis. J'en parlais justement avec des collègues québécois (sur le plateau de *Story of Your Life*)... Quand tu fais un film au Québec, tu es considéré par plusieurs comme un bohémien, un saltimbanque, tu es semi-sérieux, tu fais un semi-métier, une activité subventionnée... Aux États-Unis, c'est tout le contraire, tu fais un film et c'est important! Ça m'a vraiment touché de sentir que ce qu'on fait a une valeur et du sens. Dans *Sicario*, les quelques contraintes que j'ai eues ont été économiques. Si le film avait été fait par un réalisateur qui a plus d'ampleur, comme Michael Mann, ça aurait coûté trois fois plus cher. Alors j'ai tourné «wize», avec la débrouillardise du Québec, afin de conserver l'envoûtement et l'ampleur, malgré des moyens relativement restreints. Au niveau de la liberté artistique, je n'ai jamais été aussi libre; j'ai réécrit des grands pans du film avec Benicio Del Toro...

Ayant scénarisé et réalisé *Un 32 août sur terre* et *Maelström*, quel est ton rapport à la scénarisation?

Depuis que je fais du cinéma, j'aime beaucoup écrire, mais ce n'est pas ma force. J'ai toujours fantasmé sur l'idée de trouver des scénaristes au Québec. Je trouve qu'on a beaucoup à apprendre... Lorsque j'ai lu *Sicario*, je ne trouvais pas nécessairement que c'était

Josh Brolin dans *Sicario*

le meilleur scénario au monde, mais il y avait une essence, une force brute. Je sentais que le scénariste avait une culture du sujet et qu'il avait fait ses devoirs. Les scénarios que je lis sont bien meilleurs que ce que je suis capable de faire! *Sicario* a été pour moi un travail d'adaptation, un peu comme *Incendies*. Pour moi, c'est une grande joie et liberté de pouvoir prendre le texte de quelqu'un dont j'admire le travail. C'est jouissif de tomber amoureux d'un texte, de pouvoir se l'approprier... Cette idée de création collective dans le cinéma me plaît. Et il n'y a rien qui me fait plus triper qu'un acteur qui arrive sur le plateau avec une idée qui est meilleure que la mienne! Je suis de plus en plus amoureux de mes acteurs. Pour moi, les moments de grâce au cinéma, c'est lorsque toute l'équipe est en symbiose. Tu deviens tellement libre comme créateur lorsque tu comprends ça. La maîtrise ne vient pas nécessairement du contrôle... La maîtrise vient aussi de l'écoute et de l'idée d'embrasser la collaboration avec les autres. Mais si quelqu'un n'aime pas *Sicario*, c'est de ma faute; j'en prends la responsabilité, car c'est devenu un film aussi personnel qu'*Incendies*.

Justement, au Québec, lorsqu'un cinéaste proposant du cinéma d'auteur réalise un film dans un contexte hollywoodien, ou s'exile pour exercer son art, on le juge souvent plus sévèrement. Est-ce que tu sens cette critique?

C'est très drôle, car ce matin, avant l'entrevue je me sentais bizarre... Je pense que c'est uniquement la deuxième fois que je fais une entrevue avec une revue québécoise de cinéma. Je n'ai jamais senti un intérêt particulier de la part des critiques au Québec pour mon travail. Et je dis ça sans aucun jugement. Un moment donné, il faut faire du cinéma pour les bonnes raisons... Et pour moi, c'est essayer de créer sincèrement de la poésie cinématographique à l'écran. Je donne, peu importe comment on le reçoit. Lorsque je suis allé à Cannes pour *Sicario*, j'étais vraiment serein; «whatever happens»! Ce n'est pas de la fausse humilité, mais pour moi, c'est la seule façon de demeurer heureux en faisant du cinéma.

En travaillant à l'étranger, est-ce que ton regard sur le milieu du cinéma a changé?

En allant à l'étranger, je ne me suis jamais autant senti Québécois, dans ma vision du monde, comment j'appréhende la réalité. Le Québec, c'est vraiment singulier, cette culture qui survit, cette façon d'être influencés par l'Europe, mais en étant complètement Américains. Ça nous donne une distance et une singularité. Ça doit être la même chose pour Jean-Marc Vallée, mais il y a quelque chose qui séduit les Américains dans notre regard sur leur territoire. Aussi, je me suis rendu compte, en étant à l'extérieur du Québec, que la famille du cinéma québécois de Perrault, Brault, Arcand, Carle, Jutra, s'agrandit avec les Bernard Émond, Xavier Dolan, Denis Côté. Je ne sais pas si j'ai ma place dans cette famille. Et ce n'est pas de la

faute des autres, mais de la mienne! J'ai fait des films où je ne me suis pas intéressé directement à ma culture ou à mon territoire et je me rends compte que j'ai été beaucoup à l'extérieur. Je ne sais pas si je m'identifie comme un cinéaste québécois, en fait... Je me définis comme un Québécois qui veut faire du cinéma, mais je ne sais pas si je fais partie du cinéma québécois...

Alors tu te sens toi-même exilé de ce corpus de cinéastes québécois?

Je le sens dans le regard... Je sens qu'il y a une famille, mais que je n'en fais pas vraiment partie. Je ne me sens pas exilé, mais je sens que je continue à faire du cinéma d'une manière différente. La langue française me manque, même si pour moi, mon cinéma ne repose pas sur les dialogues. De toute façon, j'aime les silences...

Parlant d'exil et d'Hollywood, tu réaliseras la suite du fameux film Blade Runner...

C'est un de mes films préférés à vie! J'ai grandi en regardant de la science-fiction! Quand j'ai appris qu'ils voulaient faire une suite, je me souviens avoir été très excité et ensuite m'être dit: «Mais quelle mauvaise idée! On ne peut pas toucher à ce monument du cinéma!» Lorsque le scénario est arrivé devant moi, c'était l'offre artistique la plus démentielle de ma vie... J'ai fondamentalement toujours rêvé de faire un film comme ça; c'est peut-être l'affaire la plus casse-gueule de ma vie, mais je ne pouvais pas refuser! Ça m'a pris du temps à accepter: je voulais la bénédiction de Ridley Scott. Il a vu mes films et je me suis assis avec lui. Avant de partir, il m'a dit: «Écoute, si tu fais tes devoirs comme il faut, ça peut être extraordinaire! Si tu ne les fais pas, ça peut être un désastre!» Mais je suis très inspiré et je comprends l'appréhension des gens qui vouent un culte au premier film, car c'est mon cas. Et c'est une bonne chose! C'est mon avantage sur Ridley Scott, car je ne suis pas sûr qu'il avait si peur que ça pour le premier... Moi, j'ai la chienne! 🐕